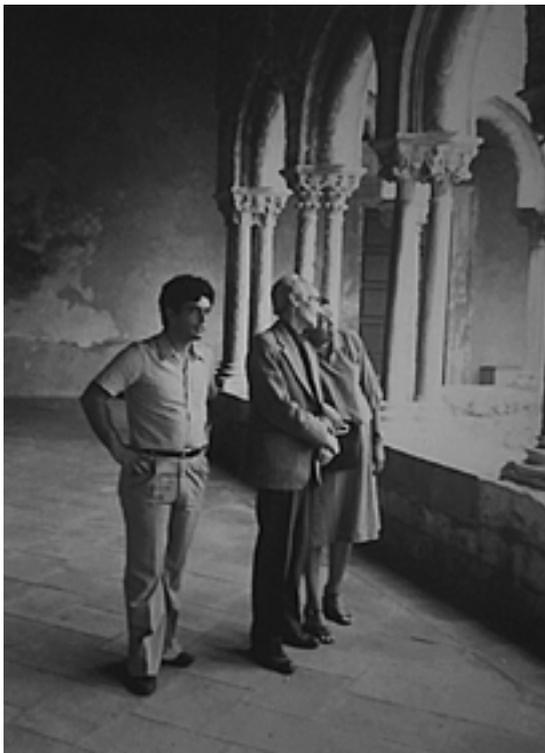


*Mon père, Marco Schützenberger
1920-1996*

Je vous remercie de me donner l'occasion de parler de mon père en public. C'est la première fois que je le fais, car jusqu'à présent, l'émotion aurait été trop forte, et m'aurait empêché de parler. J'espère pouvoir le faire aujourd'hui.

Commençons par ordre chronologique.

Cette première photo nous montre mon père, Hariati, sa femme, et Giuseppe Pirillo en Sicile, dans le cloître de Monreale, en septembre 1981. Photo prise par Nunzio La Fauci, lors du premier colloque européen sur la grammaire et le lexique comparés des langues romanes, à Palerme. C'est bien le début de notre histoire de ce jour, car sans cette rencontre, le colloque «de Pythagore à Schützenberger» n'aurait pas eu lieu.





Autre début, la photo de mariage de mes parents, en Angleterre, en août 1948. Sans ce mariage, c'est moi qui ne serais pas là, en face de vous, à vous parler. Ma mère a présenté à un congrès à Edinbourg, un travail dont les statistiques ont été remarquées par un professeur. Ma mère lui a expliqué que ces statistiques n'étaient pas d'elle, mais d'un ami, le Dr Schützenberger. Proposition fut donc faite à mon père, de venir à Londres, où un poste à l'université lui était proposé. Mon père vint de suite. Juste avant de signer le contrat, on lui dit qu'il serait mieux rémunéré s'il était marié. Mes parents se marient donc immédiatement. En fait, finalement, mon père choisira de renoncer à ce poste et de rester en France. Sur la photo, de droite à gauche : Ardie Lubin, statisticien américain qui sera mon parrain quelques années plus tard, c'est l'un des témoins du mariage, ma mère, mon père, et «une dame psychologue».

La période de ce colloque est très particulière pour moi: ma mère est morte en mars 2018, juste avant ses 99 ans. Je suis donc en train de trier, ranger ses affaires, et c'est juste maintenant, quelques mois plus tard que je suis sollicitée pour parler de mon père. Tout s'entremêle.

Je vais vous montrer une série de photos que je viens de découvrir parmi les papiers importants de ma mère, et dont j'ignorais l'existence.

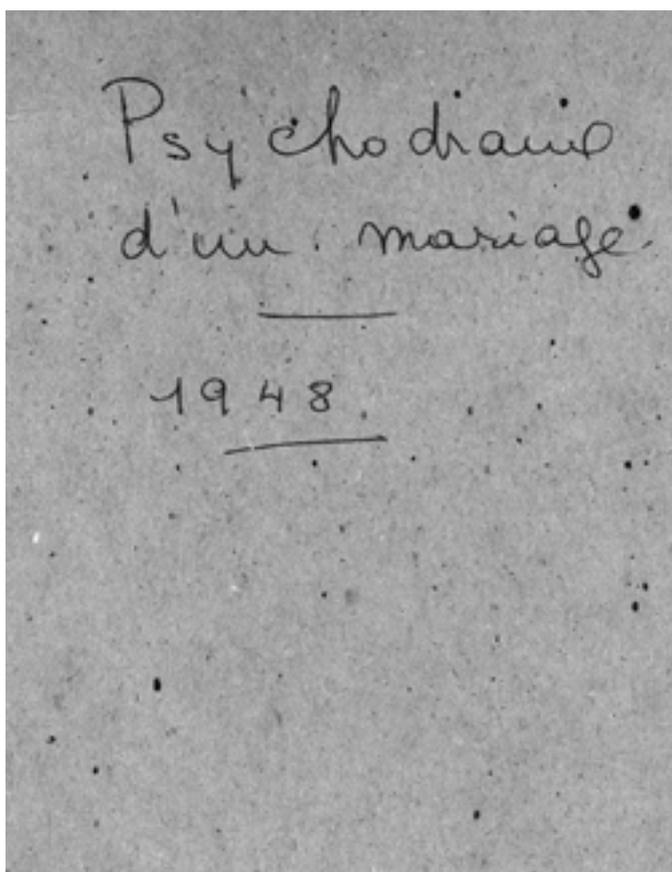
Je tiens à vous les montrer, car elles illustrent un aspect important de mon père, son goût pour la mise en évidence de l'absurde. Son ami «Potard» et lui parlent de «crétinisation». Potard est le surnom de Jean Suyeux, alors étudiant en pharmacie, puis juge en Afrique ... Avec lui, mon père écrit, dessine, joue



la comédie, fait du cinéma. Toujours dans la veine «crétinisation». C'est la période Saint Germain des Prés.

L'écriture sur la pochette cartonnée est de la main de ma mère «Psychodrame d'un mariage 1948». Titre important pour moi. 1948, est, je le rappelle, l'année du mariage de mes parents. Il témoigne d'un intérêt commun pour ce sujet. Il témoigne aussi de l'ancienneté de l'intérêt de ma mère pour le psychodrame. En 1951, elle partira aux Etats-Unis pour 18 mois pour étudier. Elle rencontrera JL Moreno, «inventeur» du psychodrame, technique qu'elle contribuera à diffuser en France.

Voilà les photos, et ce que je me raconte à leur sujet. Hélas, Potard, qui est toujours resté un fidèle ami de mon père est mort récemment, et je n'ai personne d'autre à qui demander des explications sur ces photos.





4 personnes, 2 couples ou futurs couples ? Mes parents sont à droite. Les photos ont été prises, à Paris, 21, rue de Malte, là où habitait mon père.







Dans les photos suivantes, le mariage lui-même, le cortège nuptial. Puis viennent les difficultés, la scène de ménage, le suicide de l'un des participants au cortège. Vous avez reconnu mes parents. Potard est l'homme qui ferme le cortège. Le décor est assez sordide...











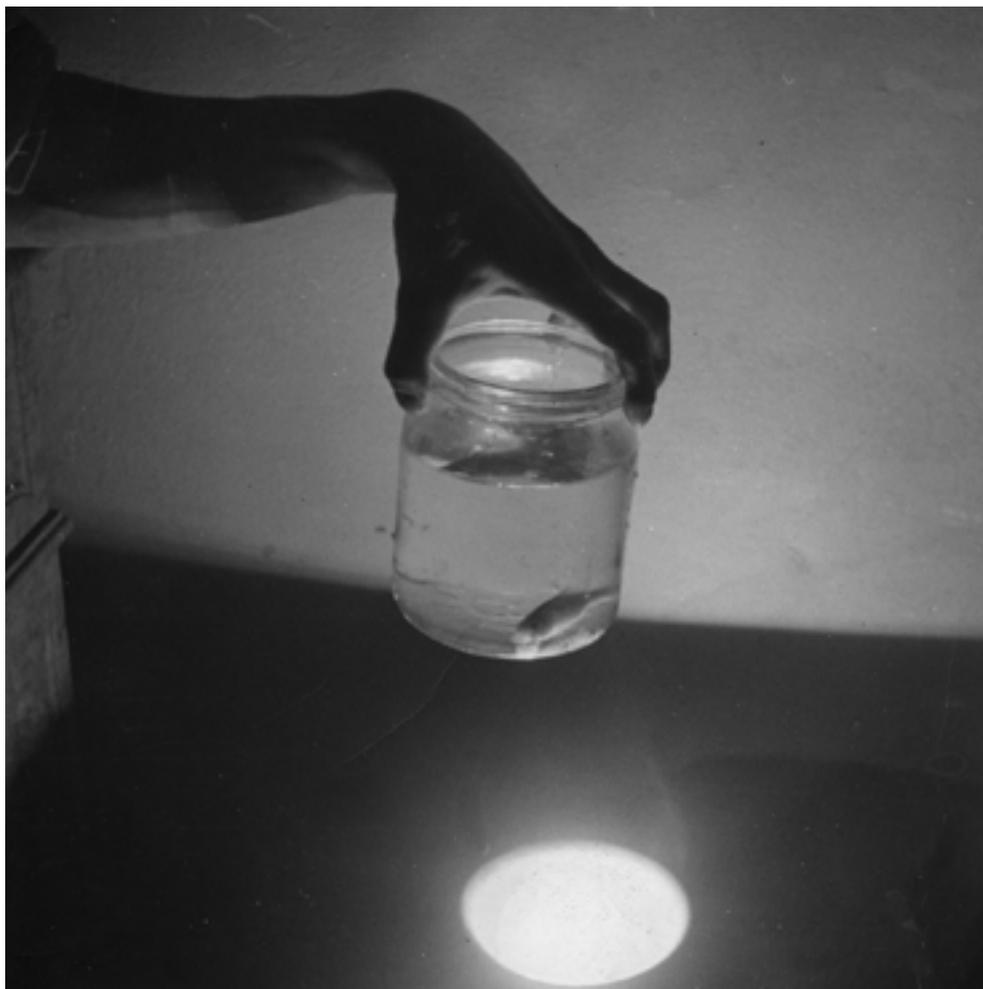
Mes parents, Marco et Anne au centre. Potard, debout derrière Marco







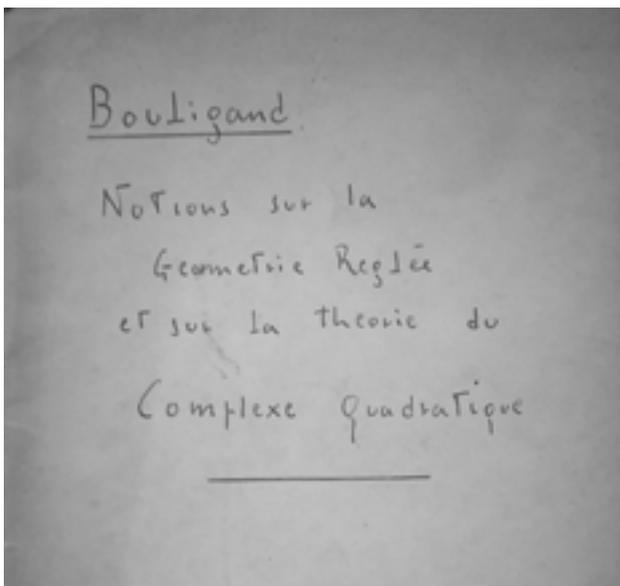




Pour la dernière photo, le poisson rouge dans le bocal, avec son rond de lumière, je sollicite votre aide. Quelqu'un a-t-il une idée de la symbolique?



Autre forme d'humour, plus connue celle-là: le livre de cours de géométrie analytique de Georges Bouligand, de l'écriture de mon père, et sa «traduction» bouffonne «Boulirand achète une piscine». Marco joue le rôle d'un policier, Boris Vian celui du chef des terroristes. Ce film n'ira pas plus loin que ces 4 mn, les sous-titres ayant été coupés.



BOULIRAN ACHÈTE UNE PISCINE
Jean Sireux, France 1946, 4 min., muet

Premier film avec Boris Vian.

Première mondiale de ce film "Nigandaire et inachevé".

Sera présenté au début de chaque programme.

BOULIRAN ACHÈTE UNE PISCINE

Nive documentaire de Owen Pozart (J. SIREUX) sur un scénario du Grand Docteur Marco (Professeur MF Schützenberger).

Argument
Bouliran, Président de la République d'une petite île des Caraïbes, veut abolir dans son pays la vieille coutume des bains de mer. Il vient à Paris en visite officielle pour acheter une piscine.

Dès son arrivée, une course-poursuite s'engage. Quatre dangereux terroristes le suivent de près en piscine avec l'intention de le noyer. Ils sont eux-mêmes poursuivis par 4 policiers (acteurs, parafilm, marionnettes, personnages à clochard). Quatre bulgares s'en suivent, qui veulent séduire Bouliran et le déléguer de l'argent qu'il garde toujours sur lui pour acheter la piscine. Une bataille nautique oppose tous les participants dans la même piscine visible, qu'interrompt un cycliste barbu qui essaie en vain, depuis le début de l'histoire de rattraper Bouliran. Il annonce que son le vient d'être dérobé par une drapillon volcanique. Bouliran et terroristes se réconcilient et vont tous deux dans des sous acheter 5 bulgares pendant que les policiers passent les moments aux bulgares et les combattent à l'objet.

Proposé en 1947 au Ministère de l'Éducation Nationale, ce film qui devait durer 20 mn et coûter 19 000 francs (de l'époque - 800 m de pellicule (15 000 frs), déplacements 2 000 frs, frais divers 1 000 frs, diapos 1 000 frs, - se voulait une parodie des films espion de la Gaumont des années 1910, avec des armures, des détroits et des éclairages des films expressionnistes allemands. Le repaire des terroristes rappelait les maisons lignées de nos jours le Vampire.

Avec 3 000 frs, avancés par le Ministère de l'Éducation Nationale qui voulait voir quelques séquences avant de financer le film, 4 minutes furent tournées, dont la séquence du géologue où l'on voyait le chef des terroristes et ses acolytes sortir d'une malle. Ce chef des terroristes était Boris Vian, qui faisait ainsi sa première apparition à l'écran. Une seconde scène montrait un policier à l'époque selon MF Schützenberger, qui deviendra plus tard l'un des plus grands mathématiciens français (professeur au MIT notamment et membre de l'Académie des Sciences Françaises). Michèle Vian incarnait l'un des terroristes et J. Sireux (alias G. Pozart), un agent de police.

Refusant d'indiquer le caractère pédagogique du film qui montrait sans ambages le triangle de l'ordre sur l'anarchie, les fonctionnaires du Ministère de l'Éducation Nationale refusèrent de financer les séquences suivantes. Vous ne verrez donc pas Paul Braffort (surant assisté André) dans le rôle de Bouliran, Jacques Rigaux (mathématicien et linguiste) dans celui de Rapadève, aide de camp de Bouliran, Raymond Queneau et le Major, dans les rôles de Anne et Anne terroristes, André Signat (alors Directeur de Cabinet du Ministère de l'Industrie) dans le rôle du Directeur de la Santé.



Mon père est parti, comme statisticien de l'OMS, en Asie deux fois. La première, de décembre 1951, à juillet 1952, en Asie : Thaïlande, Indonésie, Siam. La deuxième fois, de septembre 1953 à novembre 1954, essentiellement à Yogyakarta, Java (Indonésie). C'est lors de ce 2^{ème} voyage qu'il rencontrera Hariati. Je ne connais pas le contexte de cette photo, prise vers 53-54. J'imagine une réception officielle, mon père tout à gauche, Hariati, sa future femme devant lui. Ils se marieront en 1956, à Poitiers.



Mahar



Marco a eu deux enfants, mon frère Mahar et moi. Mahar est un prénom indonésien inventé, diminutif de Mahargjono, Ma pour Marco, Har pour Hariati, et Gjono pour gentil. Mahar était effectivement d'une grande douceur, d'une grande gentillesse, en plus d'une brillante intelligence.

Giuseppe m'a demandé de parler de Marco comme «père». J'ai réfléchi à ce que je pouvais vous dire, et en fait, je n'ai «rien à dire» sur mon père, en tant que père. Car, tel que vous le connaissez, tel il était avec moi ou mon frère. Il n'y a pas de «facette cachée» de sa personnalité. Les conversations que nous avons, sont celles que vous avez pu avoir avec lui, celles que vous auriez pu entendre. Brillante, pétillante, paradoxale, passionnante, vous mettant les idées à l'envers... Portant sur tous les sujets, politique, science, économie... Mahar et moi, comme nos cousins étions fascinés.

Mon père avait un grand sens de la liberté individuelle. Il ne cherchait pas à me faire prendre une direction ou une autre, mais à discuter de tout. Par exemple, quand j'ai du choisir mon orientation professionnelle, je venais avec une idée, une décision, et dans le feu de la discussion, tout partait à l'envers. Mais quand je revenais la semaine suivante, avec un autre plan, tenant compte de notre conversation, tout volait à nouveau en éclat. J'étais donc dans une liberté totale. Mais je dois cependant à mon père deux des grandes orientations de ma vie. Je me souviens parfaitement de ces deux conversations, sérieuses, sans manier le paradoxe. L'une était justement le choix de faire l'année d'études supplémentaire, qui a décidé avec bonheur de toute ma vie professionnelle.

Autre exemple de ce sens de la liberté. Nous sommes en Indonésie, et je pars faire un tour à vélo. Je longe un canal, et ne peux résister au plaisir de pédaler, au besoin de voir où mène ce canal. Je rentre donc plus tard que je ne l'avais imaginé. Mon père est inquiet, mais me dit que son inquiétude est son problème à lui, et ne doit pas m'empêcher de faire ce dont j'ai envie.



Mon frère s'est tué en voiture, à 23 ans, alors qu'il finissait ses études à Polytechnique. Il était alors au laboratoire du musée du Louvre, où il souhaitait unir son goût pour l'art et pour la science en faisant des recherches sur les peintures. Je n'ai pas de mot pour dire le drame que cela a été pour mon père et Hariati. Une cassure définitive dans leur vie. Ils gardent la mémoire de leur fils avec deux institutions : le prix Mahar Schützenberger, décerné tous les



ans à Paris, par l'Association Franco-Indonésienne pour le Développement des Sciences (AFIDES), à de jeunes doctorants indonésiens en France, pour récompenser la qualité de leur travail scientifique, ainsi qu'une maison pour étudiantes, construite sur une partie du terrain de la maison familiale d'Harriati, à Yogyakarta, (Java). Sur les photos, vous voyez les deux faces de la médaille du prix, puis Maurice Gross, un ami de mon père, dans cette maison de Yogya. Je ne peux parler de mon père sans penser à Alain Lascoux, si présent avec lui, à mon sens devenu un fils. Dans mon cœur, je l'appelais, «mon grand frère». Ensemble ils ont beaucoup travaillé, jusqu'au dernier jour de sa vie. Alain me manque, nous manque, tout particulièrement ce jour. En conclu-



sion, ce que mon père disait souvent de lui «Dans le domaine des sciences, je suis une moyenne grosse bête: un pécari».

HÉLÈNE
SCHÜTZENBERGER

24 octobre 2018